principaux essais de composition strictement originale, les autres n'étant, à proprement parler, que des compilations. *Mon village* renferme des descriptions très-étudiées; mais le ton général est d'une froideur extrême, et l'imagination manque absolument. Aussi, de toutes les publications de Croker, est-ce celle qui a reçu du public l'accueil le moins favorable. En revanche, les aventures irlandaises de Berney Mahoney sont racontées avec beaucoup de verve et de gaieté. En 1838, Croker publia les *Mémoires de Joseph Holt, général des rebelles irlandais en* 1798, et en 1839 les *Chants populaires de l'Irlande*, avec des notes historiques. M. Croker a collaboré activement à une foule de revues, particulièrement à celle de *Fraser* et à la *New Monthly*. On trouve dans ses ouvrages, non-seulement toutes les traditions légendaires de l'Irlande, mais encore des peintures fort remarquables des sites pittoresques et des ruines du pays, ainsi que des notices intéressantes sur les mœurs, les usages et le caractère des Irlandais.

CROLE s. m. (kro-le). Ecroulement; secousse, ébranlement. ‖ Vieux mot. On disait aussi CROÉLIS et CROLLEMENT.

CROLÉE s. f. (kro-lé — rad. *croler*). Fondrière. ‖ Marais. ‖ Ornière. ‖ Vieux mot. On disait aussi CROLIÈRE.

CROLER v. n. ou int. (kro-lé). S'écrouler. ‖ Vieux mot.

— Fauconn. Se vider, fienter, en parlant de l'oiseau de proie. ‖ On dit aussi CROILER.

CROLL (Oswald), en latin **Crollius**, alchimiste allemand, né à Wetter (Hesse), mort en 1609. Il parcourut une partie de l'Europe, acquit des connaissances extraordinaires pour le temps où il vivait, et fut nommé gouverneur du comté de Pappenheim, puis médecin du prince d'Anhalt. Croll se laissa séduire par les extravagances de Paracelse et dépensa son talent à la chimérique recherche des moyens de prolonger indéfiniment la vie humaine. Il a composé un ouvrage : *Basilica chimica* (Francfort, 1609), qui a été traduit en français par J. Marcel, sous le titre de la *Royale chimie de Crollius* (Lyon, 1624, in-4°).

CROLL (George-Chrétien), en latin **Crollius**, savant philologue allemand, né à Deux-Ponts en 1728, mort en 1790. Il étudia d'abord au gymnase de Deux-Ponts, dont son père était recteur, puis aux universités de Halle et de Gœttingue. A l'âge de vingt-cinq ans, on lui offrit la place de recteur au gymnase de Hanovre; mais il préféra rester auprès de son père, dont il avait été nommé adjoint et auquel il succéda en 1768. Il remplit aussi les fonctions de bibliothécaire du duc de Deux-Ponts et fut membre associé des Académies de Munich et de Manheim. Il a travaillé à la fameuse collection d'auteurs classiques publiée par la Société de Deux-Ponts, dont il fut un des membres les plus actifs. On lui doit entre autres : Velléius, Salluste, Térence et Tacite, ainsi que le *Brutus*, les *Offices* et les *Tusculanes* de Cicéron. Il a aussi traduit la *Vie de Cicéron* par Plutarque. Ses ouvrages historiques sont : *Histoire de la bibliothèque de Deux-Ponts* (Deux-Ponts, 1758, in-4°); *Histoire des anciens comtes palatins de Lorraine et du Rhin* (Deux-Ponts, 1762-1789, 4 vol. in-4°), en allemand; *Origines bipontinæ* (Deux-Ponts, 1769, 2 vol. in-4°), et enfin de nombreux mémoires, dont la plupart sont insérés dans les recueils des Académies auxquelles il était associé.

CROLY (George), littérateur anglais, né à Dublin en 1780, mort en 1850. Il fut élevé au collége de la Trinité de sa ville natale et embrassa ensuite l'état ecclésiastique. Il a été depuis lors recteur de différentes paroisses d'Irlande. On a de lui divers écrits, entre autres : *Paris en* 1815; *Vers sur la mort de la princesse Charlotte* (1818); l'*Ange du monde* (1820); deux *Satires*, deux pièces de théâtre, *Catilina*, drame, et l'*Orgueil doit être rabaissé*, comédie (1824); enfin des romans et des nouvelles, tels que : *Salathiel* (1824); *Marston*, *Contes du grand saint Bernard*, etc. Il s'est également acquis une réputation remarquable comme prédicateur, et plusieurs de ses sermons ont été publiés.

CROMARTY, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté de son nom, à 280 kilom. N. d'Edimbourg; port entre le golfe de Murray et la baie de son nom; 3,000 hab. Fabriques de toiles, de clous et de cordages; chantiers de constructions navales. Pêche active. ‖ Le comté de Cromarty, formé de quatorze petites enclaves du comté de Ross, est situé sur la côte orientale de l'Ecosse et se trouve compris dans l'administration du comté qui l'environne. Superficie, 264 kilom. carrés; 11,230 hab. La formation de ce comté ne date que du XVIIe siècle; il appartenait presque entièrement à la famille des Mackensie, comtes de Cromarty.

CROMBACH ou **CRUMBACH** (Hermann), historien et antiquaire allemand, né à Cologne en 1598, mort en 1680. Il fit partie de l'ordre des jésuites, se livra à l'enseignement et publia entre autres écrits : *Ursula vindicata* (Cologne, 1647, 2 vol. in-fol.); *Primitiæ gentium seu historia S.S. trium regum magorum* (1654, 3 vol. in-fol.); *Chronographica descriptio omnium parochiarum ad archidiœceseos coloniensis hierarchiam pertinentium* (1747, in-fol.).

CROMDALE, ville d'Ecosse, comté d'Inverness, sur la Spey, à 3 kilom. de Grantown; 2,523 hab. Chasse abondante. En 1690, il se livra près de là, sur les rives de la Spey, une grande bataille entre les partisans du roi Guillaume III et ceux de la maison des Stuarts.

CROME (Auguste-Frédéric-Guillaume), économiste allemand, né à Sengwarden en 1753, mort en 1833. Il professa successivement l'histoire à Dessau (1779) et l'économie politique à Giessen (1787-1830). Ses principaux ouvrages sont : les *Produits de l'Europe* (Dessau, 1782); l'*Administration politique de la Toscane sous Léopold* (1795-1797); *Des intérêts économiques de l'Allemagne et de l'Europe* (1814); *Statistique des divers Etats de l'Europe* (1818); *Statistique géographique des Etats de la Confédération germanique* (Leipzig, 1820, 1827, 3 vol. in-8°); *Autobiographie* (1833), etc.

CROMER, ville d'Angleterre, comté de Norfolk, à 33 kilom. N. de Norwich, sur la mer Germanique; 1,300 hab. Commerce important de charbon, de bois de construction, de tuiles; pêche abondante de homards et d'écrevisses. Belle église dans le style Tudor; bibliothèque publique; bains de mer très-fréquentés, grâce à la fermeté de son sable qui est très-commode pour le bain et la promenade, et à la beauté de ses environs. Cromer présente une particularité assez remarquable, c'est que pendant quelques jours de l'été on voit le soleil se lever et se coucher dans la mer.

CROMER (Martin), historien polonais, né à Biecz en 1512, mort en 1589. Sénateur sous Sigismond-Auguste, chargé de missions diplomatiques et nommé par Et. Bathory évêque de Warmie, il fut l'historien le plus remarquable que la Pologne eût eu jusqu'alors. Ses œuvres historiques, toutes relatives à son pays, ont été imprimées à Cologne en 1589 (in-fol.)

CROMERUACH, principale divinité des anciens Irlandais, qui l'adoraient avant l'arrivée de saint Patrice.

CROMESQUIS s. m. (kro-mè-ski). Art culin. Sorte de ragoût polonais.

CROMLECH ou **CROMLEK** s. m. (kromm-lèk — bas breton *kroumlech;* de *kroumm*, courbe, et *lech*, pierre sacrée, parce que les *cromlechs* étaient des pierres sacrées disposées en cercle). Antiq. Monument druidique formé de pierres plantées debout, autour d'une pierre plus grande : *Cet édifice de forme étrange ressemblait assez à un* CROMLECH *celtique*. (V. Hugo.) *Les* CROMLECHS *gaulois s'élèvent dans la solitude de la Manche comme une protestation du vieux monde idolâtre contre le progrès des générations.* (G. Sand.)

— **Encycl.** V. CELTIQUES (monuments).

CROMMELIN (Isaac-Matthieu), littérateur français, né à Saint-Quentin en 1730, mort à Saint-Germain vers 1820. Il passa une partie de sa vie dans des emplois inférieurs de l'administration et publia quelques ouvrages fort médiocres : *Encyclopédie élémentaire* (Autun, 1773, 3 vol. in-8°); l'*Espion de la Révolution française* (1797, 2 vol. in-8°); *Mes radotages* (1809, 2 vol. in-12).

CROMMYOMANCIE s. f. (kromm-mi-o-man-sî — du gr. *krommuon*, oignon; *manteia*, divination. Le correspondant sanscrit du mot grec *krommuon* est *karmighna*, *krimighna* ou *kramighna*, oignon, littéralement qui tue les vers ou vermifuge). Divination qui se pratiquait au moyen d'oignons qu'on plaçait, la veille de Noël, sur un autel, après avoir écrit au-dessus le nom des personnes dont on voulait avoir des nouvelles. Chaque fois qu'un oignon germait, c'était un signe que la personne qu'il représentait était en bonne santé. En Allemagne, les jeunes filles continuent cette pratique pour savoir qui elles auront pour époux parmi les prétendants qui se présentent.

CROMNE ou **CROMNUM**, ville de la Grèce ancienne, dans l'Arcadie, au S. de Mégalopolis. Victoire des Arcadiens sur Archidamus, roi de Sparte, l'an 364 av. J.-C.

CROMORNE s. m. (kro-mor-ne — allemand *krummhorn;* de *krumm*, courbe, et *horn*, corne, cor. Ce dernier mot se rattache au persan *karna*, qui a sûrement signifié trompette et corne, comme l'indique l'accord de plusieurs langues européennes pour cette double acception. Le latin *cornu*, le gothique *haurn*, anglo-saxon, scandinave et ancien allemand *horn*, l'irlandais et le cymrique *corn*, ont tous les deux sens, et on sait que les Gaulois appelaient *karnon* leur trompette de guerre). Jeu d'orgues à anches, qui donne l'unisson de la trompette : *Le son du* CROMORNE *est plein, vibrant, et a un caractère de gravité qui lui est particulier.* (F. Clément.) ‖ Ancien instrument qui ressemblait à une corne de bœuf tordue et qui avait deux ou quatre trous dans la partie inférieure. ‖ Instrument de musique aujourd'hui abandonné.

— **Encycl.** Le *cromorne* était un instrument de bois, à vent et à anche, fort en usage encore il y a un siècle, mais aujourd'hui complétement abandonné. Les dictionnaires de musique et autres ouvrages spéciaux parlent très-superficiellement de cet intrument, souvent même le passent absolument sous silence. La forme du *cromorne* était à peu près celle d'un J; il composait toute une famille d'instruments de différentes grandeurs, qui se divisait en haute-contre, dessus, taille, quinte et basse, et que l'on appelait par conséquent *haute-contre de cromorne, dessus de cromorne*, *taille de cromorne*, etc. L'instrument était percé généralement de six à sept trous; mais lorsqu'il était de grande taille, les trous étaient plus nombreux, parce qu'on avait besoin d'obtenir des notes plus graves, et comme ces trous supplémentaires étaient éloignés de la main, ils se fermaient à l'aide de longues clefs. Le son du *cromorne* était plus voilé que celui du hautbois et du basson, bien que ces trois instruments fussent de la même famille, et il avait, disent les contemporains, une certaine analogie avec celui du violoncelle. Le *cromorne* était ordinairement joué, dans les compagnies musicales, par le virtuose qui jouait la trompette marine, l'instrument chéri de M. Jourdain; ceci peut sembler singulier, si l'on considère que le *cromorne* était un instrument à vent, tandis que la trompette marine, en dépit de son nom, était un instrument à cordes et à archet. Le fait est exact cependant, car on peut voir dans les documents contemporains relatifs à la composition de la musique du roi que les instruments de la musique de la grande écurie (la musique de la grande écurie était spécialement destinée à jouer dans les fêtes, tournois et carrousels) se composaient de hautbois, violons, musettes du Poitou, trompettes, timbales, fifres, tambours, *cromornes* et trompettes marines, et que les artistes qui jouaient de ces derniers instruments étaient toujours classés de cette manière : 1 haute-contre de *cromorne* et de trompette marine, 1 dessus, 1 taille, 1 quinte, 2 basses pour les mêmes instruments.

CROMPER v. a. ou tr. (kron-pé). Argot. Sauver : *Ah! s'il voulait* CROMPER *ma sorbonne!* [sauver ma tête] (Balz.)

CROMPIRE s. f. (kron-pi-re — pat. alsacien *grunbire;* de l'allem. *grund*, terre, et *birne*, poire). Mot qui a passé dans l'argot comme synonyme de pomme de terre.

CROMWELL (Thomas), homme d'Etat anglais, né à Putney, près de Londres, vers 1490, mort en 1540. Il était fils d'un simple brasseur, qui lui fit cependant donner une éducation assez distinguée et l'envoya la compléter sur le continent, où il apprit les langues étrangères. Après avoir été quelque temps employé dans une maison de commerce d'Anvers, il se rendit en Italie, où il servit d'abord dans un corps de condottieri, et passa ensuite au service d'un marchand vénitien. Quoique Fox ait prétendu qu'il se trouvait au siége de Rome par le connétable de Bourbon (1527), il est plus probable, et c'est l'opinion de l'historien Lingard, qu'il revint en Angleterre vers 1517, et que ce fut alors qu'il s'attacha au cardinal Wolsey. Il eut bientôt gagné la faveur de ce prélat, qui le fit élire membre de la Chambre des communes, où Cromwell commença son illustration en défendant son bienfaiteur, accusé de haute trahison. Après la disgrâce du cardinal, il entra au service particulier du roi, fut élevé en 1531 au grade de chevalier, et nommé peu après conseiller privé et maître du garde-meuble. Ce fut vers cette époque qu'il devint le confident du roi et qu'il commença à lui inspirer l'idée de s'affranchir de la suprématie du pape dans les affaires ecclésiastiques. Bientôt sa faveur ne connut plus de bornes. Il fut créé successivement chancelier de l'échiquier (1532), premier secrétaire d'Etat et chancelier de l'université de Cambridge (1534), inspecteur général des monastères anglais (1535), gardien du sceau particulier du roi (1536), reçut peu après la baronnie d'Okeham, et fut ensuite nommé vicaire général et vice-régent, en sorte qu'il n'y eut plus en matières ecclésiastiques d'autre autorité supérieure à la sienne que celle du roi, qui était devenu le chef suprême de l'Eglise anglicane. Il s'appliqua dès lors activement, de concert avec l'archevêque Cranmer, à détruire en Angleterre l'autorité du pape, à répandre de nouveaux articles de foi, à faire placer partout des bibles anglicanes, et surtout à détruire les monastères, dont les dépouilles lui revenaient en majeure partie. De nouvelles dignités vinrent encore s'ajouter à celles qu'il possédait déjà. Il serait trop long de les énumérer; il nous suffira de dire qu'après avoir reçu en don, du roi, environ trente manoirs ou seigneuries ayant appartenu à des monastères, il fut, en 1539, créé comte d'Essex et nommé lord chambellan d'Angleterre. Mais autant son élévation avait été rapide, autant sa chute devait être foudroyante. Henri VIII, veuf de Jeanne Seymour, songeait à se remarier pour la quatrième fois; Cromwell lui proposa et lui fit agréer pour sa nouvelle épouse la princesse Anne de Clèves, espérant trouver dans une reine luthérienne et de son choix un appui contre les justes tentatives de vengeance de la part des catholiques, et un avocat tout-puissant près du roi, dans le cas où la faveur de l'inconstant monarque aboutirait, chose assez probable, à une disgrâce. Ce plan, si habilement concerté, échoua par une cause à laquelle Cromwell n'avait pas songé. Anne de Clèves était loin d'être belle; elle déplut à Henri VIII, et ce prince s'en prit au négociateur du mariage de la difformité de l'épouse, que, du reste, il se hâta de répudier. Il n'eut plus dès lors de peine à céder aux sollicitations des ennemis du lord chancelier, qui demandaient sa mise en jugement et fournissaient contre lui de nombreux chefs d'accusation. Cromwell fut arrêté le 10 juin 1540, et son procès commença le 17 dans la Chambre des lords; il était accusé, entre autres crimes, « d'être le traître le plus faux et le plus corrompu que l'Angleterre eût jamais connu; d'être un détestable hérétique et d'avoir acquis des richesses sans nombre par oppression, subornation et concussion. » On ne lui permit pas de répondre à ces accusations, de crainte qu'il ne prouvât avoir commis la plupart des crimes dont on l'accusait avec le consentement ou même d'après l'ordre exprès du roi. Il fut donc condamné, et son exécution eut lieu le 28 juillet suivant. Telle fut la fin de ce tout-puissant ministre, qu'un caprice du despote qui l'avait élevé rejeta dans le néant. Il a été loué outre mesure par les partisans de la réformation, mais trop rabaissé par ses adversaires, quoiqu'il eût de grands défauts, que compensaient bien peu de qualités. Ambitieux, hypocrite, rapace et sans scrupule, il n'eut jamais d'autre but que son élévation, et ne recula devant aucun des moyens qui pouvaient y contribuer; mais il était doué d'une profonde intelligence des affaires, et il fit toujours preuve d'une prodigieuse activité. La postérité, en le jugeant, doit tenir compte de la capricieuse tyrannie du maître qu'il servit, de la rapidité vertigineuse de son élévation et de la licence sans bornes qui régnait à l'époque où il vécut.

CROMWELL (Olivier), un des grands noms de l'histoire, protecteur de la république d'Angleterre, né à Huntingdon le 24 avril 1599, d'une famille de gentilshommes campagnards, mort le 3 septembre 1658. Son caractère indépendant et fougueux, qui se dessina de bonne heure, le rendait peu capable d'application, et ses études paraissent avoir été assez médiocres. Sa jeunesse fut souillée par des désordres que ses ennemis ont peut-être exagérés, mais qui sont d'ailleurs attestés par tous les mémoires du temps. Marié à l'âge de vingt et un ans, lié avec d'austères puritains, il changea tout à coup de conduite, se jeta dans l'exaltation religieuse et se consacra tout entier aux intérêts de la secte presbytérienne, alors persécutée. De longues années de sa vie s'écoulèrent ainsi au milieu d'agitations morales qui contrastaient avec le calme de ses occupations agricoles. Il fit partie du Parlement de 1628, bientôt dissous par Charles Ier; il y fut peu remarqué et ne prit la parole qu'une seule fois, pour dénoncer les envahissements du papisme. Il retourna de nouveau à la vie paisible et obscure du gentilhomme-fermier et aux luttes passionnées du sectaire religieux. En 1637, fatigué des persécutions dirigées par l'Eglise anglicane contre les dissidents, il se préparait, dit-on, avec Pym et Hampden, à passer en Amérique, lorsqu'un ordre du roi, défendant ces émigrations, retint en Angleterre l'homme qui allait devenir l'instrument le plus actif de la ruine de la monarchie et de la mort du monarque, événement qui est souvent cité à l'appui de la théorie des petites causes et des grands effets. L'histoire politique de Cromwell ne commence en réalité qu'avec le long Parlement (1640), où il se rangea sous la bannière du célèbre Hampden, son parent. Il appuya avec chaleur toutes les mesures qui désarmèrent successivement la royauté et investirent l'assemblée d'une portion de la souveraineté, le procès de Strafford, l'adresse fameuse connue sous le nom de *Remontrance*, le nouveau bill électoral, l'abolition des tribunaux d'exception, etc. Nul ne prévoyait d'ailleurs la prodigieuse fortune qui l'attendait. On ne voyait en lui qu'un gentilhomme rustique, de formes communes et même grossières, sans puissance d'intrigue ni de parole, excessif et zélé dans ses opinions, mais emporté par cela même au delà du mouvement parlementaire. On sait qu'en effet le but de la Chambre des communes à cette époque, au moins en politique, était uniquement d'attirer à elle la puissance gouvernementale. Tout au plus rêvait-elle le triomphe de l'Eglise calviniste sur l'Eglise anglicane. Puritain véhément et zélé, Cromwell avait des espérances plus hautes et entrevoyait déjà sans doute la liberté de conscience pour toutes les sectes, la prépondérance de son parti, et peut-être le pouvoir pour lui-même. Dès le début de la guerre civile (1642), il descendit dans l'arène destinée à devenir le théâtre des événements décisifs, obtint une commission de capitaine de cavalerie, et, remarquant avec le coup d'œil du génie la cause de l'infériorité des troupes parlementaires, mercenaires pour la plupart, découvrit par une inspiration soudaine à quelle force il fallait faire appel pour combattre les gentilshommes aguerris de l'armée royale. L'esprit politique faisant défaut dans le peuple, il s'adressa à l'esprit religieux, disciplina le fanatisme et transforma des sectes en armées. On connaît les fameux escadrons qu'il recruta dans les comtés de l'Est et qui se composaient de fermiers, de fils de cultivateurs aisés, soldats rustiques endurcis aux fatigues, appartenant pour la plupart au parti des *indépendants*, placés par leur état de fortune au-dessus des besoins de la solde, entraînés par une piété farouche, et faisant la guerre avec l'ardeur et le dévouement de la conviction. Ces cavaliers, qu'on surnomma *côtes de fer de Cromwell*, culbutèrent la cavalerie royale dans une foule de combats et décidèrent le succès des grandes journées de Marston-Moor (1644) et de Naseby (1645). Leur chef, bien que placé jusqu'alors au second rang, attirait sur lui tous les regards par l'éclat de ses succès; il fut nommé lieutenant général, et s'assura dès lors l'aide de l'armée, point d'appui des indépendants et des républicains, pour élever sa fortune au niveau de son ambition. Les presbytériens, dépassés par une faction sortie de leur sein; le Parlement, inquiet de la marche révolutionnaire des événements, essayèrent en vain d'entraver l'élévation de ce puissant ambitieux, et firent d'inutiles efforts pour conclure la paix avec le roi, à demi vaincu, tout en conservant leurs prétentions de donner la prépondérance à l'Eglise calviniste. Tous les grands commandements étaient encore entre les mains des parlementaires; Cromwell, par une manœuvre unique dans l'histoire, trouva le moyen de les en dépouiller en les décidant à s'en démettre volontairement, par scrupule de conscience, échappant lui-même au piége où il enfermait ses adversaires et ses rivaux. Il proposa et fit adopter la loi du *Renoncement à soi-même*, qui interdisait aux membres du Parlement toute charge militaire ou civile. Atteint lui-même par ce décret, il avait bien prévu que l'armée le réclamerait à grands cris. Ce fut en effet ce qui arriva, et le Parlement, contraint par la nécessité, le maintint par exception dans le privilége de son commandement. Désormais il pouvait nourrir l'espoir de dominer la situation; la scission de plus en plus profonde entre l'armée, où dominaient les indépendants, et le Parlement, presque entièrement calviniste, lui assurait un rôle que les événements et son génie allaient bientôt rendre prépondérant. Ce qu'il y a de remarquable dans ces luttes entre des factions rivales, c'est que l'armée était pour les partis extrêmes en politique et pour la liberté absolue de conscience en matière religieuse. Charles Ier, définitivement ruiné après Naseby, livré par les Ecossais, avait été enfermé à Holmby, et continuait de négocier avec les deux factions, espérant les détruire l'une par l'autre. Cromwell, qui avait fait enlever le monarque par l'armée, pensant ainsi, comme il le disait, *avoir le Parlement dans sa poche,* avait reçu la promesse du commandement en chef de l'armée, de l'ordre de la Jarretière, du titre de comte d'Essex, etc. Indécis encore s'il prêterait les mains à une restauration, poursuivant cette intrigue avec sa duplicité ordinaire, trompant ses amis et ses partisans, il fut tout à coup rejeté dans les partis violents par la capture d'une missive secrète, où le roi annonçait à la reine que, quand il serait le maître, il donnerait une *corde de chanvre au lieu d'une jarretière de soie aux drôles* (les puritains) qu'il trompait dans le même moment par d'insidieuses négociations. Déçu et profondément irrité, le chef des *têtes rondes* se retourna terrible contre les royalistes, soulevés de nouveau (1648) dans le pays de Galles et en Ecosse, les écrasa à Pembroke, à Preston, à Warrington, à Vigan, et termina cette seconde guerre civile par la soumission complète de l'Ecosse. En même temps et, sans aucun doute, sous son impulsion, la révolution précipitait sa marche inexorable; l'armée, menacée de dissolution, se soulevait contre le Parlement, en expulsait 140 membres, n'en conservant qu'une soixantaine, tous dévoués à la cause des indépendants, et qui instituèrent immédiatement une haute cour de justice pour faire le procès à Charles Ier. Cromwell avait été désigné parmi les juges, et on l'accuse assez généralement d'avoir eu la plus grande part à la condamnation. On rapporte aussi qu'après l'exécution il voulut contempler le cadavre dans son cercueil. (On sait que cette scène a été reproduite par le pinceau de Paul Delaroche.) Après la proclamation de la république (1649), il fut l'un des 41 membres du conseil exécutif, qu'il domina entièrement; il partit bientôt après pour réprimer l'insurrection royaliste et catholique de l'Irlande, où il vengea le massacre des protestants par la ruine des cités, l'égorgement des populations et l'expropriation des Irlandais catholiques, dont un certain nombre même furent vendus comme esclaves. Tel était l'impitoyable fanatisme de ces temps, où tous les partis prétendaient justifier leurs violences au moyen d'exemples ou de versets tirés de la Bible.

A son retour, Cromwell fut accueilli avec enthousiasme; le Parlement lui décerna de nouveaux honneurs et lui donna pour résidences les palais de White-Hall et de Saint-James. Tout en acceptant, en provoquant peut-être ces distinctions presque royales, le soldat puritain, l'ancien fermier-gentilhomme, ne paraît pas en avoir été enivré. Quelqu'un le félicitant sur la foule qui accompagnait son retour : « Il y en aurait bien davantage, répondit-il, s'il s'agissait de me voir pendre. » Dans la même année (1650), il fut appelé en Ecosse, où Charles II avait été proclamé roi, triompha à Dunbar et à Worcester, et acheva la pacification du pays par un mélange de fermeté et de clémence qui contraste avec sa conduite envers les Irlandais. Il se montra en cette circonstance fidèle aux principes des indépendants, et imposa à toutes les sectes la tolérance mutuelle et la liberté de conscience. Ce fut le terme de sa carrière militaire; mais il resta général en chef de l'armée, et se prépara dès lors assez ouvertement à s'attribuer tous les pouvoirs. Suivant la tactique habituelle de tous les usurpateurs placés dans des circonstances analogues, il s'attacha à dépopulariser ce Parlement qui l'avait élevé si haut, et que la haine des partis désignait par l'avilissant sobriquet de *croupion.* Il finit par le dissoudre violemment avec l'appui de l'armée. On connaît cette scène fameuse : les députés expulsés par les soldats, et Cromwell, debout au milieu de la salle, saluant chacun d'eux, au passage, d'une épithète flétrissante. La salle vide, il ferma les portes et emporta les clefs. Comme il avait encore besoin des sectaires, de ceux qui s'appelaient eux-mêmes *les saints*, il en fit entrer un bon nombre dans un prétendu Parlement qu'il nomma lui-même, et qui reçut le sobriquet de *Barebone*, du nom d'un de ses membres. Cette singulière assemblée politique, où abondaient les mystiques, passait une partie de ses séances à *chercher le Seigneur* ou à rêver des projets de réforme sociale calqués sur la loi de Moïse. Cromwell n'eut pas besoin de la dissoudre; elle s'évanouit d'elle-même (1653) sans laisser aucune trace de son existence éphémère. Un conseil d'officiers et de fidèles investit complaisamment le maître des prérogatives de la souveraineté, avec le titre de *Lord protecteur* de la république d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, une liste civile princière et tout l'appareil de la royauté. Il eût volontiers dès lors pris le titre de roi; mais les murmures de l'armée l'en empêchèrent. Il se contenta de celui d'altesse et gouverna seul pendant huit mois; puis il appela un nouveau Parlement, nommé cette fois par l'élection (1554), mais qui se montra peu docile et qu'il cassa l'année suivante. Pendant dix-huit mois encore, il porta le poids d'une dictature sans contrôle, levant arbitrairement les impôts et courbant l'Angleterre sous le régime violent de ses proconsuls militaires. Mais il se fatigua lui-même de cet état de choses, et en appela encore une fois à l'élection (1656).

Le nouveau Parlement, après qu'il l'eut expurgé d'une centaine de membres trop indépendants, fut entre ses mains un instrument servile, et le supplia bientôt d'accepter la couronne et le titre de roi. Il hésita longtemps; mais, dominé enfin par l'opposition des sectes puritaines et d'un grand nombre de ses partisans, il se résigna à un refus qui parut et qui n'était en effet qu'un ajournement. La mort ne lui laissa pas le temps de suivre à ce sujet ses projets bien arrêtés. Il assura du moins, suivant le droit qui lui avait été reconnu par un de ses Parlements, la succession de son pouvoir à son fils Richard; triste choix d'ailleurs, et qui témoigne de ses illusions paternelles ou de l'affaiblissement de ses facultés. La constitution promulguée par une des assemblées délibérantes de son *règne* avait fait de son pouvoir une sorte de royauté constitutionnelle dans l'esprit des constitutions anglaises; mais par le fait il exerça une véritable dictature, malgré les oppositions et de nombreux complots réprimés par la hache du bourreau. Les cabinets de l'Europe sollicitaient son alliance, traitaient avec lui comme avec un souverain, et, lorsqu'il mourut, presque toutes les cours prirent le deuil.

Cromwell légitima en quelque sorte son usurpation, aux yeux de ceux qui ne tiennent compte que du fait, par la vigueur de son gouvernement. A l'intérieur, il assura dans une certaine mesure la liberté de conscience, acheva, par ses lieutenants Ludlow, Ireton et Monk, la soumission de l'Irlande et de l'Ecosse, réorganisa la justice, l'administration, les finances et l'enseignement, protégea la liberté civile en tant qu'elle ne s'attaquait pas à son pouvoir, et préserva le pays de l'anarchie en empêchant la domination exclusive d'aucun parti. Sa politique extérieure ne fut pas sans gloire, au moins au point de vue des intérêts anglais. Il termina avantageusement la guerre contre la Hollande, éleva au plus haut degré de puissance la marine britannique, donna à son pays la domination de la mer par le fameux acte de navigation, fit alliance avec Mazarin contre l'Espagne et y gagna Dunkerque, envoya dix mille Anglais combattre aux Dunes, sous Turenne, pendant qu'une flotte anglaise allait enlever la Jamaïque aux Espagnols et inquiéter Saint-Domingue, et que l'illustre amiral Blake, vainqueur de Tromp et de Ruyter, promenait le pavillon anglais dans la Méditerranée, où jamais une escadre anglaise n'avait pénétré.

Le caractère du fameux Protecteur a été diversement apprécié par les historiens et par les partis. La Restauration arracha son cadavre de Westminster pour le suspendre à un gibet. Les républicains, qu'il avait trompés et comprimés, ne le traitèrent pas avec moins de rigueur que les royalistes. Hume a résumé en quelque sorte les jugements portés sur lui, en disant qu'il avait débuté par le fanatisme pour aboutir à l'hypocrisie. De nos jours, Macaulay, Carlyle, et en France M. Guizot, ont tracé de magnifiques réhabilitations, qu'on ne doit cependant accepter que sous toutes réserves. En réalité, Cromwell a peut-être mérité tous les éloges et tous les reproches qui lui ont été prodigués. Génie étrange, caractère complexe, on trouve en lui un mélange extraordinaire de grandeur et de bassesse, de fourberie et d'enthousiasme, de foi sincère et d'hypocrisie, de despotisme et d'amour de la liberté, au moins de la liberté religieuse et civile, de générosité et de cruauté, de bon sens et d'extravagance, d'ambition et de simplicité, de tolérance et de fanatisme; tous les contrastes étaient au fond de sa nature orageuse et troublée par les passions politiques et religieuses, les violences de la guerre civile et les dévorants soucis de l'ambition. Les portraits tracés par Bossuet et par Voltaire sont d'admirables esquisses, mais qui appartiennent plus à l'éloquence qu'à l'histoire. Chateaubriand nous semble avoir apprécié assez justement ce personnage fameux dans les lignes suivantes. Après avoir cité ces vers amphigouriques de Cromwell :

For truly, friend, I dearly love, and own,
All travelling souls, who truly sigh and groan
For the Adoption which sets free from sin, etc.

« J'aime tendrement, et je l'avoue, les âmes voyageuses qui soupirent et gémissent véritablement pour l'Adoption qui rachète les péchés, » le brillant écrivain poursuit :

« Cromwell ne s'élevait guère au-dessus de cette éloquence; on peut en juger par ses discours obscurs et ses lettres diffuses. Sa poésie était dans les faits et dans son épée : il fut poëte quand il regarda Charles Ier dans son cercueil. Sa muse était cette femme qui, à son dire, lui était apparue dans son enfance et lui avait annoncé la royauté. » . . . .

. . . .

« Le pamphlet le plus célèbre de cette époque fut le *Killing no murder* (*Tuer, causer la mort, n'est pas assassiner*). L'auteur, le colonel républicain Titus, invite, dans une dédicace ironique, *Son Altesse Olivier Cromwell* à mourir pour le bonheur et la délivrance des Anglais. Depuis la publication de cet écrit, on ne vit plus le Protecteur sourire; il se sentait abandonné de l'esprit de la révolution, d'où lui était venue sa grandeur. Cette révolution, qui l'avait pris pour guide, ne le voulait pas pour maître... Cromwell trahit la liberté, dont il était sorti : si le succès était réputé l'innocence; si, débauchant jusqu'à la postérité, le succès la chargeait de ses chaînes; si, esclave future engendrée d'un passé esclave, cette postérité subornée devenait la complice de quiconque aurait triomphé, où serait le droit? où serait le prix des sacrifices? Le bien et le mal n'étant plus que relatifs, toute moralité s'effacerait des actions humaines. »

Le jugement de M. Guizot est moins sévère, mais peut-être plus partial, inspiré qu'il a pu être par un dangereux parti pris de réhabilitation : « Cromwell, dit-il, mourut dans la plénitude de son pouvoir et de sa grandeur. Il avait réussi au delà de toute attente, bien plus que n'a réussi aucun autre des hommes qui, par leur génie, se sont élevés, comme lui, au rang suprême; car il avait tenté et accompli, avec un égal succès, les desseins les plus contraires. Pendant dix-huit ans, toujours en scène et toujours vainqueur, il avait tour à tour jeté le désordre et rétabli l'ordre, fait et châtié la révolution, renversé et relevé le gouvernement dans son pays. A chaque moment, dans chaque situation, il démêlait avec une sagacité admirable les passions et les intérêts dominants, pour en faire les instruments de sa propre domination, peu soucieux de se démentir, pourvu qu'il triomphât d'accord avec l'instinct public, et donnant pour réponse aux incohérences de sa conduite l'unité ascendante de son pouvoir. Exemple unique peut-être que le même homme ait gouverné les événements les plus opposés et suffi aux plus diverses destinées... Pourtant Cromwell mourut triste; triste, non-seulement de mourir, mais aussi, et surtout, de mourir sans avoir atteint son véritable et dernier but. Quel que fût son égoïsme, il avait l'âme trop grande pour que la plus haute fortune, mais purement personnelle et éphémère, comme lui-même ici-bas, suffît à le satisfaire. Las des ruines qu'il avait faites, il avait à cœur de rendre à son pays un gouvernement régulier et stable, le seul gouvernement qui lui convînt, la monarchie avec le Parlement. Et en même temps, ambitieux au delà du tombeau, par cette soif de la durée qui est le sceau de la grandeur, il aspirait à laisser son nom et sa race en possession de l'empire dans l'avenir. Il échoua dans l'un et l'autre dessein : ses attentats lui avaient créé des obstacles que ni son prudent génie ni sa persévérante volonté ne purent surmonter; et comblé, pour son propre compte, de pouvoir et de gloire, il mourut déçu dans ses plus intimes espérances, ne laissant après lui, pour lui succéder, que les deux ennemis qu'il avait ardemment combattus, l'anarchie et les Stuarts. »

Après les historiens anglais, après surtout les mémoires des contemporains, Clarendon, Ludlow, Whitelocke, Warwick, Fairfax, on consultera plus particulièrement Banks, *Examen de la vie politique de Cromwell;* Guizot, *Histoire de la révolution d'Angleterre;* Villemain, *Histoire de Cromwell;* Philarète Chasles, *Vie privée et correspondance de Cromwell;* Merle d'Aubigné, *Histoire du protectorat*, etc.

Cromwell (HISTOIRE DE), par Villemain. Ce livre, qui parut en 1819 (2 vol. in-8°), a été composé d'après les mémoires du temps et les recueils parlementaires. Ces matériaux n'étaient pas suffisants, ou du moins leur forme avait besoin d'être modifiée. Rhéteur habile, M. Villemain n'a su faire qu'une œuvre estimable. C'est une grande erreur que de croire que telle méthode (celle des anciens dans le cas présent), méthode excellente d'ailleurs, puisse convenir indifféremment à tous les sujets. Il est des événements qui exigent un plan particulier; il est des figures historiques qui écrasent l'historien, s'il n'a recours qu'à ses propres forces. C'est ce qu'a compris, avec l'intuition d'un génie paradoxal, l'Anglais Carlyle, dont nous analyserons l'œuvre dans l'article suivant.

Disciple des anciens, M. Villemain a voulu peindre, et, comme il n'avait pas l'intelligence parfaite du caractère de Cromwell, plusieurs de ses tableaux sont froids et muets. Son livre est après tout une publication de circonstance. Il est évident que l'historien de 1819 a jugé Cromwell sous l'influence de ses souvenirs personnels : il n'a pas assez oublié Napoléon; il s'est trop pénétré des sentiments politiques de Chateaubriand, qui voyait dans les événements passés l'image des faits contemporains. En un mot, M. Villemain a composé un écrit de rhéteur, au lieu de faire une création, ou, si l'on veut, une résurrection historique.

Ni le soin ni la conscience n'ont manqué à son travail; mais des observations spirituelles, des esquisses ingénieuses, quelques morceaux colorés, ne suffisent pas à douer son histoire de cet intérêt palpitant, de ce prestige éloquent qui font revivre pour la postérité les siècles évanouis. La froideur du récit s'étend jusqu'au style même. L'*Histoire de Cromwell* n'a eu qu'un médiocre succès, si on la compare aux autres ouvrages sortis de la plume de M. Villemain. Mais ce n'est pas non plus une œuvre vulgaire; cela ne pouvait être.

L'auteur, laissant de côté le brillant des discours académiques, décrit avec simplicité les plus tragiques catastrophes. Scrupuleux imitateur de la méthode des anciens, il ne transforme pas l'histoire en discussion; ses réflexions sont courtes. Il se montre habile à peindre les caractères; il observe une impartialité incontestable dans la manière dont il juge les divers personnages. Il a réussi à se tenir en garde contre un écueil vulgaire, sur lequel ont échoué d'autres auteurs. En racontant la révolution d'Angleterre, il n'établit pas de longs et spécieux rapprochements avec notre révolution, et ne trace pas ces parallèles antithétiques où l'art du rhéteur brille aux dépens de la vérité historique.

Quels que soient les jugements contradictoires que l'on ait portés sur cet ouvrage, il n'en a pas moins une certaine valeur; le caractère de Cromwell, l'opposition des sectes religieuses, celle des partis politiques qui y puisaient un aliment à leur haine, l'ascendant d'Olivier qui les domine en usant contre eux de leurs propres armes, sont autant de sujets de tableaux où le peintre n'est pas resté au-dessous de ses modèles. On y trouve d'intéressants détails et des notes précieuses. On peut citer parmi les morceaux les plus remarquables celui qui a rapport à l'installation de Cromwell comme Protecteur, et le livre dixième, où se trouvent d'excellentes pages sur les relations de Cromwell avec la France, sur la bataille des Dunes et sur la puissance extérieure du Protecteur.

Cromwell (LETTRES ET DISCOURS D'OLIVIER), avec commentaire, par Thomas Carlyle. Cet ouvrage, qui fut publié en 1845, est une histoire du Protecteur d'après les documents originaux et les sources authentiques, le tout élucidé, réuni et commenté par un écrivain admirablement servi, en cette circonstance, par ses qualités et ses défauts. L'histoire, ainsi comprise et traitée, est une véritable résurrection du passé. Qu'était-ce que Cromwell avant la publication de ce livre? Un fanatique, un ambitieux, et pour le moins une énigme. Chaque parti disait son mot, et comme la paresse de l'esprit s'accommode plus aisément des phrases toutes faites que des recherches originales, le Protecteur était jugé sans appel. Carlyle a restitué son caractère, sa physionomie et son rôle, en cherchant « de loin et de près les paroles authentiques d'Olivier. » Il a vécu sa vie, pour anéantir « les stupidités étrangères » qui circulaient sur le compte de son héros. La publication des *Lettres et Discours de Cromwell* a fait le jour sur toute une époque. M. Taine l'apprécie en ces termes : « Cette histoire de Cromwell, chef-d'œuvre de Carlyle, n'est qu'une réunion de lettres et de discours commentés et joints par un récit continu. L'impression qu'elle laisse est extraordinaire. Les graves histoires constitutionnelles languissent auprès de cette compilation. Il a voulu faire comprendre une âme, l'âme de Cromwell, le plus grand des puritains, leur chef, leur abrégé, leur héros et leur modèle. Son récit ressemble à celui d'un témoin oculaire... Enfin nous voilà face à face avec Cromwell. Nous avons ses paroles, nous pouvons entendre son accent; nous saisissons autour de chaque action les circonstances qui l'ont fait naître; nous le voyons sous sa tente, au conseil, avec le paysage, avec sa physionomie, avec son costume; tout le détail y est, jusqu'aux minuties. Et la sincérité est aussi grande que la sympathie; le biographe avoue ses ignorances, le manque de documents, l'incertitude; il est parfaitement loyal, quoique poëte et sectaire. »

Avec lui, nous restreignons et nous poussons tout à la fois nos conjectures, et nous sentons à chaque pas, malgré nos affirmations et nos réserves, que nous sommes en présence de la vérité. « Je voudrais, poursuit l'écrivain